

Qu'appelle-t-on art singulier ?

L'art singulier est un courant d'art contemporain appelé aussi de : « post art brut », « art en marge », « art cru », « création franche », « art hors-les-normes », « neuve invention ».

Donc si l'on parle de « post art brut » avant de parler d'art singulier il nous faut définir en quelques mots ce que l'on entend par art brut.

Pour Luis Marcel créateur de l'art en marche « C'est un art populaire, l'art de tout le monde, pour tout le monde. C'est l'imagination associée à la pulsion créatrice dans sa forme la plus libre ». Cette combinaison, comme le souligne Luis Marcel, ne date pas d'aujourd'hui si l'on regarde les dessins des hommes préhistoriques ou qu'on pense à ces soldats qui, pour briser l'attente dans les tranchées pendant la première guerre mondiale, sculptaient des obus, dessinaient, créaient des bijoux pour leurs fiancées ou leurs mères, manière de supporter l'atrocité de ce qu'ils vivaient alors. L'imagination et donc la création seraient donc est un « canalisateur » qui permettrait de supporter l'insupportable. Il aurait donc une vertu thérapeutique.

Pour information, quand on parle d'art-thérapie, on fait souvent référence à un peintre anglais réputé, Adrian HILL, qui, ayant attrapé la tuberculose en 1938, lors d'un séjour en sanatorium, peint et fait peindre les malades, puis à la demande de la Croix Rouge britannique, les soldats blessés de la guerre. Dès 1941, il lance la thérapie par l'art. Pour lui, lorsqu'il est satisfait, l'esprit créateur favorise la guérison au cœur du malade. En d'autres termes, celui qui gouverne son esprit peut guérir sa tuberculose. Y aurait-il donc art si il n'y avait pas quelque chose à soigner ou à articuler ?

L'art brut existe-t-il vraiment ?

Pour répondre à cette question remontons à l'origine. En 1922, le psychiatre et historien d'art allemand Hans Prinzhorn publie *Expressions de la Folie*, un livre sur l'exploration des limites entre l'art et la psychiatrie, entre la maladie et l'expression créatrice. Cet ouvrage est illustré par quelques-uns des dessins et des peintures de la collection d'Heidelberg, laquelle réunit plus de cinq milles œuvres exécutées par près de 450 personnes ayant des troubles mentaux. Ses travaux bouleversèrent le regard de tous sur ce qui était surnommé « l'art des fous » au début du vingtième siècle. A cette époque la production artistique des malades mentaux était simplement considérée comme les traces de la dégradation de la santé mentale des patients (l'expression d'une dégénérescence en quelque sorte, terme repris plus tard par le Nazisme). Prinzhorn y a vu au contraire l'expression de la partie saine des malades en partant de l'hypothèse que toute expression est une mise en forme pour communiquer. La notion de langage peut ainsi être étendue à toutes les formes d'expression. L'œuvre de Prinzhorn marque la fin d'une exclusion, même si la plupart des spécialistes de la maladie mentale et de l'art continuèrent à n'avoir pour ces œuvres qu'un intérêt très limité.

En 1945, le peintre Jean Dubuffet dépose le terme « art brut ». Par ce terme, Dubuffet désigne l'art produit par des autodidactes travaillant en dehors des normes esthétiques convenues, des marginaux qui se mettent à l'écart pour créer. Il est question de « *spontanéité inventive libéré du joug d'une asphyxiante culture* ».

Dubuffet a fait quelques études d'art mais reste vigoureusement opposé au conditionnement culturel conventionnel grouillant de références académiques qui régentait la scène artistique, il veut rester un autodidacte. Son œuvre alors s'inspire et se nourrit beaucoup des artistes bruts avec lesquels il rentre en contact et qu'il commence à collectionner.

Jean Dubuffet définissait l'art brut ainsi : « œuvres ayant pour auteurs des personnes étrangères aux milieux intellectuels, le plus souvent indemnes de toute éducation artistique et chez qui l'invention s'exerce, de ce fait, sans qu'aucune incidence en vienne altérer la spontanéité. » Bon ! on sait aujourd'hui que ce n'est pas tout à fait juste.

L'auteur de l'œuvre « d'art brut » se situe donc hors du système de l'art. De ce fait, il tire ses sujets, ses choix de matériaux, sa technique, de ses propres impulsions, sans souci de se conformer à une quelconque esthétique artistique. On obtient alors une création dans sa forme brute, primaire. L'auteur ressent un besoin de créer avant tout pour lui-même, sans avoir la conscience d'être artiste ou de « faire de l'art ». C'est la nécessité de s'exprimer, de laisser libre cours à ses fantasmes ou à ses émotions qui reste le moteur. Le créateur ne s'exprime pas pour parler à un public, à un marché, mais simplement pour le plaisir ou la nécessité de communiquer. Cela ne veut pas dire qu'il n'aime pas partager avec un public. Bien au contraire, ces artistes sont – comme tout un chacun – heureux d'être reconnus et de vendre quelques tableaux. Individus souvent cassés par la vie, ils trouvent un bonheur intense dans le travail de création, et quand un public s'intéresse à eux, une fierté qui les aide à vivre, petite revanche sur une existence souvent très difficile ou douloureuse.

Luis Marcel reconnaît en Jean Dubuffet un excellent peintre et un vrai philosophe, mais lui reproche de s'être approprié la découverte de cet art des marginaux en déposant le terme *art brut* comme s'il lui appartenait. Pour résumer la controverse, Luis Marcel considère que, Dubuffet, en déposant le terme, s'est donné le monopole de l'art « brut », comme si c'était son œuvre. Il considère que Dubuffet a cherché à garder l'emprise sur le concept et le marché de l'art « brut », mettant des obstacles à l'exploitation commerciale des œuvres lui appartenant, soumettant leurs prêts à certaines conditions, et interdisant l'utilisation de l'appellation *art brut*.

Aujourd'hui, les choses ont bien changé. D'art *outsider*, l'art « brut » est devenu « tendance », et à mesure que sa cote a crû, on a vu l'art *brut* se perdre dans un flot de références, et ses conditions de création se démultiplier. Il n'est plus nécessaire d'être schizophrène ou autiste pour faire de l'art brut, il suffit de le revendiquer. On le retrouve sur le même plan que les autres champs artistiques, on

parle d'écoles d'art brut, d'art brut contemporain, de classiques de l'art brut. Il a été intégré – pour une part – au système.

Pour synthétiser ce propos on pourrait donc affirmer que les créateurs dits « bruts » ne trichent pas, n'enjolivent rien, ils nous montrent avec sincérité leur vérité, une vérité parfois dérangeante, brutale pour le spectateur, mais entière et directe. C'est bien cette authenticité qui fait tout l'intérêt de ce qu'on appelle *l'art brut*.

Et si finalement, ce qu'on appelle *l'art brut* n'existait pas ? L'artiste Joe Coleman a déclaré « l'art est bon ou il est mauvais. C'est la seule chose qui compte ». Ce qui compte, ce n'est pas l'étrangeté des œuvres ou le vécu des artistes qu'ils soient malades, marginaux, ou inadaptés, ou simplement des individus ordinaires, mais c'est bien l'énergie brute -appelons la « *émotion* » – transmise aux spectateurs, une énergie qui se ressent et n'a besoin de rien pour être interceptée par le spectateur, ni de discours cryptiques, ni de notice explicative. Non, simplement, une énergie, un plaisir, une sensation, quelque chose qui donne au spectateur la délicieuse – et souvent dérangeante – sensation d'être intensément vivant.

Revenons désormais au terme singulier.

Le terme « singulier » est apparu, ou tout du moins s'est généralisé, en 1978, lors d'une manifestation intitulée « les singuliers de l'art » organisée au musée d'art moderne de la ville de Paris.

Ce mouvement regroupe des artistes autodidactes ou non qui ont la volonté de prendre de la distance avec les circuits de l'art officiel.

Ces artistes d'art singulier, très ancrés dans le vécu émotionnel (maladie, handicap, marginalité...) affichent une grande spontanéité interpellant ainsi de façon plus vivante le monde établi de l'art.

Ils s'expriment en utilisant des techniques et des moyens très originaux ou, dirons nous, peu ordinaires.

Citons par exemple :

Gaston Chaissac (1910-1964) est un peintre français qui s'inspire de dessins d'enfants, de la préhistoire et de l'art africain pour réaliser ses œuvres d'art singulier.

Jean-Joseph Sanfourche (1929-2010) un autre artiste français d'art singulier qui peint sculpte et réalise des émaux en utilisant des matériaux insolites (silex et os humains) auxquels il confère des pouvoirs magiques.

Citons également :

Yolande Fièvre (1907-1982) pour le [collage-assemblage](#) de milliers d'objets et la création de mondes fantastiques et lunaires.

[Robert Tatin](#) (1902-1983) pour la [sculpture](#) et [l'architecture](#) et ses environnements d'art spectaculaires

Avec une production forte d'un point de vue esthétique, ces artistes revendiquent de « nouveaux langages » en utilisant parfois des matériaux insolites : du sable, des bouts d'éponge, des morceaux de murs, des cartons, des bouts de tissu, des assiettes cassées, du béton, des planches de bois, de l'isorel, du papier mâché ou froissé....etc....

Ceux-ci témoignent de l'existence, dans notre réalité d'un autre savoir et d'une autre sensibilité, qui apportent complémentarité ou contradiction à l'histoire officielle de l'art.

Déjà dans « [La pensée sauvage](#) » sortie en 1962, [Claude Lévi-Strauss](#) décrivait déjà un « art du bricolage » : « Le bricoleur reste celui qui œuvre avec ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art. »

L'art singulier est relié nous l'avons dit, à une vaste mouvance post-[art brut](#), qui s'est enrichie au fil des années de nouveaux noms « art en marge », « [Art Outsider](#) », « art cru », « création franche » « art en marche » ou encore « art hors-les-normes ».

Dès 1971, un architecte, [Alain Bourbonnais](#), monte sa propre collection d'artistes marginaux. Il rencontre [Dubuffet](#) la même année et décide alors d'ouvrir son propre espace, l'Atelier Jacob, en 1972. Deux nouveaux termes sont créés : l'art « hors-les-normes » puis « singulier ».

L'art singulier connaîtra la notoriété dès 1978 grâce à la grande exposition organisée par Alain Bourbonnais, [Michel Ragon](#) (écrivain, critique d'art, historien de l'art, historien aussi de l'anarchie et des mouvements libertaires), [Suzanne Pagé](#) (conservatrice et historienne de l'art), et [Michel Thévoz](#) (professeur d'histoire de l'art, co-fondateur du musée d'art brut de lausanne qu'il dirige depuis 1976). Cette exposition réunit un certain nombre d'artistes sous le nom : *Les Singuliers de l'Art* au [musée d'Art moderne de la ville de Paris](#) du 19 janvier au 5 mars 1978. Cette exposition contribuera largement à faire connaître auprès d'un large public cet art hors les normes qui revendique une filiation avec l'art Brut. Alain Bourbonnais grand collectionneur s'installe définitivement à [Dicy](#) (dans l'Yonne) en 1983 et crée un musée d'art singulier sous le nom de [La Fabuloserie](#). Un festival annuel d'art singulier s'est ensuite tenu à [Roquevaire](#) en région Paca puis dans de nombreux autres lieux.

Plusieurs musées ou collections en relation avec l'art brut et les arts singuliers ouvrent ensuite leurs portes en France, notamment l'Aracine en 1982 fondée par Catherine Lommel qui intégrera le LAM de Villeneuve-d'Ascq en 1999 / la Halle Saint Pierre à Paris en 1986, le [musée de la Création Franche](#) à [Bègles](#) en 1996 (né de la donation de la collection de [Claude Massé](#) artiste, ami de Jean Dubuffet), L'art en Marche à Lapalisse (allier) fondée par le galeriste Luis Marcel en 1997. On recense aujourd'hui en France plus de 80 lieux permanents dédiés à l'art brut ou l'art singulier, les deux vous l'aurez compris, ayant une parenté assez forte.

Parallèlement la mise en place de festivals dédiés à l'art singulier s'est généralisé en France, en Europe et à travers le monde.

Les artistes dits singuliers revendiquent donc comme les artistes bruts (ces fameux créateurs) une certaine spontanéité face à l'intellectualisme des artistes académiques.

L'histoire de l'art est traversée de mouvements de durées et d'espaces limités. Or l'histoire de l'art brut est à part. Elle n'est pas limitée en naissance ni en durée, d'où la difficulté de son entrée dans le calendrier de l'histoire officielle de l'art. Elle a tardé car l'art brut n'est pas un mouvement, mais un genre ; un genre qui accompagne silencieusement l'art, au sens classique du terme, car composé d'univers personnels découverts souvent par hasard.

C'est la multiplication des expositions, des lieux et galeries consacrés à cet art depuis les années 80 qui font entrer l'art brut dans l'histoire. Il suit ainsi un règle immuable, quand un genre dépasse sa première visibilité, quand nous sommes habitués à son originalité, il est reconnu et l'histoire tente alors de le caractériser, de le théoriser. Ces « créateurs » sont donc devenus au fil des années des « artistes » !

De grands noms de l'art Brut comme Joseph Crépin, Aलोise Corbaz, ou Adolph Wolffi autrefois absents des marchés de l'art, se vendent aujourd'hui des milliers, voire des millions d'euros dans les ventes publiques.

L'art Brut, comme l'art naïf, ou l'art populaire ne date pas d'hier, mais ont longtemps été considéré comme des sous-arts. A Laval par exemple, les héritiers du Douanier Rousseau qui était considéré par Picasso comme le plus grand peintre d'art-contemporain, ont voulu faire don de son œuvre. La ville a refusé, c'était de l'art Naïf ! Or, si elle avait accepté il y aurait chaque année dans cette ville de Mayenne de 50 000 habitants, plusieurs milliers de visiteurs.

Luis Marcel parle, nous l'avons dit, d'art Contemporain Populaire car cet art qui ne dépend ni de l'académisme, ni des universités, ni des écoles, est l'art de tout le monde pour tout le monde. Cet art est au sens noble du terme « populaire » est intimement lié depuis toujours à un besoin vital et universel d'expression que l'on retrouve depuis la nuit des temps.

Pour Luis Marcel, ce qui est intéressant aujourd'hui c'est que l'art contemporain dans ce que l'on en connaît de plus froid, de plus stérile, de plus anonyme cherche un nouveau souffle en se nourrissant d'une démarche qui s'imprègne totalement du mouvement Brut souvent à des fins commerciales. Ces démarches sont, bien sur, jugées innovantes, (mais rarement inventives) par les galeristes.

Il est donc bon de rappeler que l'art Brut est le résultat d'une démarche créatrice, où un créateur a mis ses tripes, son histoire, sa mémoire, et même celle de ses parents ou de tous ceux qui l'ont précédés. C'est son histoire. Pour Luis Marcel, c'est comme si on voulait faire cohabiter une œuvre totalement humaine avec une œuvre contemporaine qui, elle, est souvent complètement inhumaine. On va ainsi utiliser, autant que faire se peut, l'humanisme de l'Art Brut pour faire croire que l'œuvre contemporaine possède la même. Alors qu'il n'en est rien.

Itinéraires singuliers avec l'hostellerie et ses projets cherche donc à faire connaître, promouvoir et encourager cette liberté créatrice qui irrigue le chemin des singuliers de l'art mais aussi le chemin de toute personne remise en situation d'expression. Luis Marcel aime rappeler dans ses conférences que lorsque les armées russes ont libéré le camps de concentration allemands, la plupart des survivants étaient des artistes, des gens créatifs. Cela prouve que même emprisonné entre quatre murs ou dans nos problèmes, il y a toujours un espoir de liberté, de libération, si l'on fait fonctionner son imagination, son cœur et sa pensée sauvage. Je crois profondément à cette idée. Et c'est la première vocation d'itinéraires singuliers.

Alain Vasseur